

en faveur de celui qui les a accomplis.

D'abord que tous nos compatriotes, n'importe à quelle classe de la société ils appartiennent, se persuadent bien que malgré la distance qui nous sépare de Rome, nous sommes aussi prêts du cœur de Pie IX. que ses enfants qui vivent sous son gouvernement paternel. Oui, il nous connaît, il sait notre population, il n'ignore pas qu'ici, sur le sol canadien, il a des enfants en grand nombre qui lui sont attachés et dévoués. Il sait que le Saint-Laurent est bordé de plaines fertiles et couvertes d'un peuple nombreux et entièrement agricole. Nos institutions sont loin de lui être étrangères. Il connaît personnellement tous nos Evêques, un nombre déjà considérable de nos prêtres et un bon nombre de laïcs marquants. Quant à nous, qui n'avons pas eu la grande faveur de l'approcher, et qu'il ne connaît pas personnellement, n'en soyons pas moins persuadés que nous avons notre place dans sa pensée et son cœur, et en retour apprenons à le connaître. Pie IX est le deux cent cinquante-huitième pape depuis St. Pierre.

Il est né dans une petite ville d'Italie, appelée Sinigaglia, en 1792 ; il a donc aujourd'hui soixante-treize ans. Son nom de famille est Jean Mastai Ferretti. Sa taille est belle et un peu au-dessus de la moyenne ; il a une voix magnifique et des yeux où brille la plus vive intelligence, ses traits sont pleins et d'une parfaite régularité. Et comme disait un pieux ecclésiastique qui avait fait le voyage de Rome pour voir le pape : " Quand il m'apparut avec sa belle, sa bonne et gracieuse figure, ses cheveux blancs, sa longue soutane blanche, il produisit sur moi l'effet d'une consolante vision d'un meilleur monde. "

Vers sa onzième année, il fut placé au collège de Volterra, où il fit des progrès si marquants, qu'il fut choisi pour être le président d'une séance littéraire donnée en l'honneur de la tante de Napoléon Ier. Vers l'âge de seize ans, par suite d'une peur, il fut attaqué d'une affreuse maladie, l'épilepsie.

Cette maladie lui fit éprouver de graves inquiétudes ; il avait un grand penchant pour l'état ecclésiastique, mais comment espérer arriver au sanctuaire de la maison du Seigneur, sujet à une semblable infirmité ? Malgré ces craintes qui semblaient si bien justifiées, il se décida néanmoins à venir étudier la science ecclésiastique à Rome. Là, la sagesse de l'église exigeait qu'il fut soumis à une longue épreuve, et ce ne fut qu'en 1818, que le Souverain-Pontife Pie VII l'autorisa à recevoir la prêtrise. Tout en lui accordant cette faveur, le pape le traita avec la plus grande bonté, le consola en lui adressant des paroles toutes paternelles, et termina en l'assurant que cette affreuse maladie disparaîtrait bientôt. Cette prédiction ne tarda pas d'avoir son parfait accomplissement ; car l'abbé Mastai ayant été ordonné prêtre quelques jours plus tard, de cet instant, toutes traces de maladie disparurent entièrement.

Une fois admis au saint ministère des autels, Jean Mastai crut qu'il ne devait plus mettre de bornes à l'exercice de la vertu qui dominait en lui ; la charité. Dès son enfance, il avait toujours témoigné une grande

compassion pour les pauvres, les infirmes, les orphelins et les malheureux de tous genres, son plus ardent désir était de se consacrer au soulagement de leurs misères et à leur instruction ; la Providence combla en partie ce désir et le jour de son ordination, il fut choisi pour achever de fonder et pour diriger un orphelinat connu à Rome sous le nom de Tata Giovanni. C'est dans la modeste chapelle de cette maison, qu'il célébra sa première messe.

Cet établissement contenait alors environ cent petits orphelins. Jamais père n'aima plus tendrement ses enfants, que l'abbé Mastai ses orphelins. Il s'occupait d'eux jour et nuit ; il se dépouillait de tout pour leur procurer de bons vêtements, une nourriture saine et convenable à leur âge. Il n'y avait pas jusqu'à leurs récréations, leurs jeux et leurs amusements dont il ne s'occupait. Etant lui-même très-gai, spirituel, il savait leur faire passer de joyeux moments, et il était au comble de sa joie quand il réussissait à procurer un peu de bonheur à ces pauvres petits délaissés.

Il possédait auprès de son orphelinat une assez vaste maison. Un jour, qu'il était occupé à chercher pour ses pauvres enfants un lieu de récréation plus étendu que la petite cour qui était à leur disposition, et n'en trouvant point, il prit la généreuse résolution de faire abattre sa propre maison, et dès le lendemain des ouvriers étaient à l'œuvre.

Après de semblables sacrifices, un pareil dévouement, est-il nécessaire d'ajouter qu'il était l'objet de la plus forte affection de la part de tous ces enfants ? On l'aimait au point qu'il suffisait de le voir apparaître pour oublier toutes ses peines et ses petits chagrins.

Pour bien comprendre la grandeur de cette affection, écoutons ce que disait, il y a quelques années, un pauvre savatier, qui fut autrefois un des orphelins confiés aux soins de l'abbé Mastai :

" Lorsque le cardinal Mastai est devenu pape, moi et mes anciens compagnons de Tata Giovanni nous avons dit : C'est notre pape, à nous ! C'est le pape des pauvres, des abandonnés ! . . . Je me souviens toujours de la place que j'ai occupée pendant huit ans, au coin d'une des tables du réfectoire de notre orphelinat ; comme je n'étais pas des plus silencieux ni des plus propres, bien souvent notre cher abbé s'arrêtait pour me tirer les oreilles, mais pas bien fort, je vous assure . . . C'est là, dans cet orphelinat que j'ai assisté à la plus triste scène de ma vie ; c'était le soir d'une journée d'été. Après sept années de séjour dans cet hospice, notre bon-père, désigné pour faire partie d'une mission lointaine, devait nous quitter. Nous l'ignorions encore, et pourtant le moment de la séparation était arrivé. Nous remarquâmes que pendant tout le souper, il n'avait proféré aucune parole . . . Au moment où nous allions sortir de table, après avoir dit les grâces, il nous fit signe de nous rasseoir, puis il nous annonça la triste nouvelle . . . Ce ne fut qu'un cri de douleur d'un bout à l'autre du réfectoire. Nous étions alors cent vingt-deux, grands et petits ; il n'y en eut pas un seul qui ne pleurât amèrement. "

" Tous à la fois, nous quittâmes nos places pour